

nomenclature donne une idée assez exacte de la nature du travail dans *L'Écume des jours* : pour l'essentiel, les travailleurs sont condamnés à des tâches stériles, répétitives ou avilissantes.

Un seul personnage important semble échapper miraculeusement à la loi du travail et du doublezon : Nicolas. Il n'est jamais question des gages de cet employé (p. 27) qui signe ses créations — les plats (p. 47) — comme le peintre ses tableaux. À l'opposé, Jean-Sol Partre tient compte des contingences financières : ça l'embête d'écrire son *Encyclopédie*, mais il ne peut pas en retarder la publication et ne veut pas mourir parce que ça lui ferait perdre ses « moyens d'existence » (p. 155). De même, le professeur Mangemanche, qui a horreur qu'on vienne le « relancer » (p. 92) et qui trouve que le « travail est une chose infecte » (p. 131), ne manque pas d'envoyer sa « note » à Colin

(pp. 106, 116). Ingénieur, Chick ne travaille que parce qu'il a besoin d'argent (p. 8). Avec les vingt-cinq mille doublezons que lui donne Colin, il achète « du Partre » (p. 97) et se fait remplacer dans son travail jusqu'à ce que son suppléant le remplace définitivement (pp. 83, 117) ; Chick doit alors se contenter d'un « nouveau poste », « moins bien payé » (p. 117). Le rendement vient-il à baisser, il est renvoyé, payé et immédiatement remplacé (pp. 133-136). Mis à la porte, Chick renvoie Alise parce qu'il ne lui reste plus qu'un « doublezon et un morceau de fromage » (p. 150) ; il n'a pas payé ses impôts, les agents d'armes viennent le « relancer » (p. 151) et le tuer.

C'est essentiellement cette relation entre le travail et l'argent que Colin refuse. Le travail est « idiot » (p. 67), fatigant (p. 142) et inutile : « ça n'empêche rien » (p. 138), « ça ne sert à rien » (p. 147) et ça pourrait être fait par des machines (p. 67-68). Dans la voiture blanche, Colin et Chloé dissertent, légifèrent (« c'est idiot », « il faut construire... », « il vaut donc mieux... », etc.) et jugent : même si « ce n'est pas leur faute », les « bêtes écailleuses » sont « bêtes » de croire que « le travail, c'est sacré, c'est bien ». Pour Colin, le problème est très « simple ». Les responsables *anonymes* et *naturels* sont : le « temps qui doit manquer », « les choses qui s'usent », « on ». Colin ne remettra jamais en question l'origine historique, économique, sociale et politique du clivage entre les travailleurs (« ils ») et les autres (« on »). Persuadé que le travail, par essence, ne sert à rien et ne rapporte rien, Colin ne voit pas que le travail des autres — son travail — *enrichit* ceux qui enchainent les bêtes humaines (pp. 133-135), ceux qui ne laissent pas dormir leurs doublezons dans un coffre. Mais Colin — et ce n'est peut-être pas « sa faute » (pp. 101-102, 128-129, 131) — n'a plus le temps de « réfléchir » (p. 68) ; il ne désire qu'une chose : qu'ils lui « donnent de l'argent » pour acheter des fleurs...

● La religion

En dehors des deux grandes scènes du mariage (XVIII, XXI, XXII) et de l'enterrement (LXIV, LXV), la critique du rite et des symboles religieux est diffuse dans le roman : « courte prière » et « croix de glace » (pp. 18, 20), « crucifix peint en rouge auquel il manquait la croix » (p. 29), « l'Antipode du Révérend Charles » (p. 41), le *Serment sur la Montagne* (p. 74), les « gens en noir » (p. 86), « le chamoine Vouille » (p. 114), les « onze petites filles aveugles de l'orphelinat de Jules l'Apostolique » (p. 174)...

Le mariage de Colin et Chloé est une parodie de la liturgie chrétienne avec sa hiérarchie (le Chevêche, le Religieux, le Bedon et le Chuiche, les sous-Chuiches, les enfants de Foi), son ordre (l'ouverture, le cérémonial, l'Engagement, l'Exhortation) et ses rites (l'eau lustrale et l'encens, les formules du « gros livre », les chants et les chœurs, etc.).

L'église est un décor théâtral (les Peintureurs ont tout peint « en jaune » avec des « raies violettes » et l'on a décoré le balcon des Musiciens), la cérémonie une kermesse (épisode du train-fantôme, ballets, « pas de claquettes », danses, « rafraichissements pieux » et sandwiches...).

La religion est une escroquerie (p. 61). D'une part, elle use des moyens les plus grossiers pour convertir les invités : la peur infantile de l'obscurité et des fantômes (les grimaces du Saint et l'air courroucé de Dieu le Père), la séduction des sens (le « génie du christianisme » : la beauté qui flatte l'œil, les odeurs, les parfums et la musique qui ravissent l'âme), les mystères impénétrables (pourquoi le Religieux frappe-t-il « trois fois sa tête par terre » ?), l'autorité de la tradition (le « cérémonial » pompeux), le battage publicitaire (selon le mot de Lamartine : « Dieu lui-même a besoin des cloches. »), etc. D'autre part, la religion chrétienne est une religion de classes : le Religieux, le Bedon et le Chuiche ne dédaignent pas les doublezons ; le ciel ne fait pas oublier la terre. La « belle cérémonie » (pp. 59, 166) est le privilège et l'absolution des riches : le plus grand des péchés est la pauvreté (pp. 166-167). X

Econduit par les représentants de la divinité sur terre, Colin s'adresse personnellement à Jésus (pp. 168-169). En vain. Jésus regarde ailleurs, *ferme les yeux** sur les souffrances humaines : la mort de Chloé, *ça ne regarde que Colin***. Dans *L'Écume des jours*, Dieu dort et ne veut pas être « dérangé » (p. 167). La religion est une illusion ; l'homme est seul ; il n'y a pas de réponse à cette simple question (p. 168) : « — Pourquoi est-ce que Chloé est morte ? »

Parodie enivrelle : répétition BURLESQUE

* On notera que, lors du mariage, dans le « couloir obscur », Dieu a « un œil au beurre noir » et « l'air pas content » (p. 59) alors que Jésus sur sa croix paraît « heureux » et « regarde tout », « avec intérêt » (le mot est bien sûr à prendre « littéralement et dans tous les sens »).

** La *pointe* est subtile et virulente : la mort de Chloé ne regarde pas plus Dieu, Jésus et l'église (« nous ») que le rendement de l'atelier ne regarde le chef du matériel (p. 135) ou que la mort de Partre ne regarde Alise (p. 155)...

● L'armée et la police

L'anti-militarisme de Boris Vian dans ce roman est très modéré. La contestation ne vise que l'envers du décor : la fabrication d'armes meurtrières, l'usure des hommes au service de la patrie (LI), l'absurdité d'une production en retard de plusieurs guerres, la fleur d'acier au fusil (LII).

Dans *L'Écume des jours*, ce sont les « gendarmes » (p. 72), les « agents secrets » (p. 73), les « tireurs d'élite » (p. 74), les « fliques » (p. 114) et les « agents d'armes » (LV, LVIII, LIX) qui incarnent la violence de l'ordre. Le commando, « l'escadrille » du sénéchal de la police (p. 153) a emprunté à l'armée sa hiérarchie (le sénéchal « dirige personnellement » les six agents d'armes qui obéissent aveuglément au chef), son uniformité (identité des noms, automatisme des gestes, port d'une même combinaison avec les quelques ornements dus aux grades ou aux fonctions), ses consignes (le « garde-à-vous » et le « quant-à-soi », la « Mission spéciale ! ») et ses méthodes (« l'égalisateur à douze giclées », le meurtre légal, « règlementaire »)...

● La médecine

Certes, il y a loin des médecins de Molière au professeur Mangemanche, mais la description du monde médical dans *L'Écume des jours* ne laisse pas d'être ambiguë. Nicolas renvoie le premier docteur qui se retranche derrière l'autorité de Mangemanche (pp. 88-89). Ce dernier devine immédiatement la cause de la rontontité de la chambre (« un disque d'Ellington »), mais ne sait pas ce que Chloé a au poumon droit (p. 92). Le « marchand de remèdes » est obséquieux et ne peut pas dire « contre quoi » sont les pilules achetées par Colin (p. 98). Le « quartier médical » est répugnant (pp. 103-104) et la maison de Mangemanche « rappelle une boucherie modèle ». Le professeur est un « grand spécialiste », mais les diagnostics, les examens, les traitements et l'opération ne servent à rien. La « note » du professeur s'ajoute aux dépenses de Colin, elle ne modifie pas l'évolution de la maladie. Donc, sans qu'il y ait jamais de condamnation explicite de la médecine, il semble qu'il faille considérer l'échec thérapeutique comme le meilleur commentaire de la formule de Mangemanche : « La médecine, vous savez, c'est un jeu d'andouilles » (p. 130)...